



Le Campus

de l'École de la Cause freudienne

Direction : Anaëlle Lebovits-Quenehen - Secrétariat général : Laura Sokolowsky

2024-2025

12 enseignements - 4 soirs par semaine - 21h

Le Campus de l'École de la Cause freudienne, regroupant les enseignements de l'ECF, accueille tout participant qui s'intéresse à la psychanalyse, quels que soient son âge, sa condition et son niveau d'étude.

Tous les soirs, toutes les semaines, toute l'année : des enseignements de praticiens, membres de l'École, mettent au travail pour le plus grand nombre leur recherche à travers l'étude d'un concept psychanalytique. Ils montrent ainsi l'incidence de la psychanalyse lacanienne dans la pratique clinique, et éclairent sous un jour inédit les débats dits de société qui sont autant de nœuds de discours constituant le malaise dans la civilisation.

Les thèmes sont propices à démontrer que faire l'expérience d'une analyse est un moyen de ne pas rendre les armes devant les impasses croissantes de nos sociétés. On y abordera, entre autres, la pulsion, l'objet *a*, le symptôme, la jouissance, la sublimation, le réel, la vérité, l'éthique, le surmoi, le désir. Cette année Le Campus propose aussi deux enseignements d'introduction à la psychanalyse : l'un sur l'extimité du désir inconscient, l'autre sur la clinique de l'enfant en psychanalyse.

En suivant ces enseignements, allégé des contraintes universitaires, il vous sera loisible d'être partie prenante de la recherche d'un enseignant et d'y participer par la proposition d'un travail dont la forme est à définir avec lui : exposé oral, travail écrit, participation à la constitution d'une bibliographie, etc.

On peut fréquenter le Campus de l'ECF de différentes façons. Chaque enseignement est ouvert et en accès libre pour tous ceux qui viendront le suivre sur place, au local de l'ECF. Par ailleurs, partout en France et depuis tous les pays du monde, on peut s'abonner pour suivre un enseignement en visioconférence durant l'année, cette modalité ne faisant pas obstacle à la proposition d'une participation auprès de l'enseignant.

LUNDI

- | | | |
|----|---|--|
| E1 | Pulsion de vie et de mort à l'adolescence
CORINNE REZKI | 23/09, 04/11, 20/01, 03/03, 24/03, 12/05, 02/06. |
| E2 | La parole comme objet oral
ISABELLE ORRADO | 30/09, 25/11, 16/12, 27/01, 10/03, 05/05, 23/06. |
| E3 | Le symptôme, du déchiffrage à la jouissance
LAURA VIGUÉ | 07/10, 2/12, 13/01, 10/02, 17/03, 19/05, 16/06. |

MARDI

- | | | |
|----|---|--|
| E4 | Théorie des fins d'analyse
DOMINIQUE HOLVOET | 24/09, 15/10, 26/11, 14/01, 11/02, 18/03, 13/05. |
| E5 | L'acte analytique vrai, et le faux
PHILIPPE HELLEBOIS | 01/10, 5/11, 03/12, 07/01, 04/02, 1/04, 03/06. |
| E6 | Aspects de la sublimation
JEAN-LUC MONNIER | 19/11, 10/12, 21/01, 11/03, 08/04, 20/05, 10/06. |

MERCREDI

- | | | |
|-----|--|--|
| E7 | L'éthique aujourd'hui
BENEDICTE JULLIEN | 02/10, 06/11, 11/12, 22/01, 12/02, 26/03, 14/05. |
| E8 | Destins et usages du symptôme
MONIQUE AMIRAULT | 09/10, 20/11, 15/01, 19/03, 09/04, 21/05, 18/06. |
| E9 | Le surmoi, démoniaque ?
ADRIANA CAMPOS | 16/10, 27/11, 18/12, 29/01, 12/03, 28/05, 11/06. |
| E10 | Extimité du désir inconscient
LAURE NAVEAU | 04/12, 08/01, 05/02, 05/03, 02/04, 07/05, 04/06. |

JEUDI

- | | | |
|-----|---|---|
| E11 | Certitude et responsabilité
YVES-CLAUDE STAVY | 26/09, 10/10, 07/11, 05/12, 09/01, 06/03, 22/05. |
| E12 | Clinique de l'enfant en psychanalyse
YVES VANDERVEKEN | 03/10, 21/11, 12/12, 16/01, 06/02, 13/03, 03/04, 15/05. |

Sur place : gratuit, sur inscription préalable à local@causefreudienne.org

École de la Cause freudienne, 1 rue Huysmans, Paris 6^e

Visioconférences sur abonnement : 80€/enseignement

Billetterie en ligne : events.causefreudienne.org

Plus d'infos : local@causefreudienne.org - 01 45 49 02 68

www.causefreudienne.org



@Ecoledelacausefreudienne



@ECF_AMP

E1

Pulsion de vie et de mort à l'adolescence

CORINNE REZKI

23/09, 04/11, 20/01, 03/03, 24/03, 12/05, 02/06.

L'étude de la pulsion, quatrième concept fondamental visé par Lacan dans son Séminaire XI et annoncé comme essentiel à l'expérience analytique¹, sera la matrice de notre travail au cours de l'année. Nous questionnerons ce qui en fait l'actualité dans notre monde sous son aspect pulsion de mort, notamment à l'adolescence. *Vivre ou ne pas vivre*, à cette période de la vie propice aux bouleversements est en effet devenu depuis plusieurs années, un enjeu de santé publique aggravé par la récente pandémie de 2020. *Le mal de vivre*, devient le symptôme de notre modernité où le *trop* envahit le paysage.

Nous reprendrons la genèse du concept de pulsion déplié par Freud dans ses textes princeps², jusqu'à son écrit intitulé « Au-delà du principe de plaisir³ » et qui isole la notion d'une pulsion de mort, véritable scandale qui provoqua résistance et discussion au sein de la communauté analytique de l'époque. En effet, le *parlêtre* n'a de cesse de se défendre contre ce que Lacan désigne comme le réel. Ceci dessine les prémisses d'une *pulsion repensée*, qui fait des allers-retours⁴ et qui permet une nouvelle alliance avec la jouissance du côté de la vie. C'est ce à quoi le psychanalyste, par son acte, est convoqué.

¹. Cf. Lacan J., *Le Séminaire*, livre XI, *Les Quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse*, texte établi par J.-A. Miller, Paris, Seuil, 1973, p. 147.

². Cf. Freud S., *Trois essais sur la théorie sexuelle*, Paris, 1987, Gallimard.

³. Cf. Freud S., *Essais de psychanalyse*, Paris, Payot, 1981, p. 43-114.

⁴. Cf. Miller J.-A., « Les six paradigmes de la jouissance », *La Cause Freudienne*, n° 43, octobre 1999, p. 15.

E2

La parole comme objet oral

ISABELLE ORRADO

30/09, 25/11, 16/12, 27/01, 10/03, 05/05, 23/06.

Qu'est-ce que la satisfaction de la pulsion ? Nous partirons de cette interrogation de Lacan qui le conduit dans son Séminaire XI à distinguer le besoin de l'exigence pulsionnelle. Prenant appui sur la pulsion orale, il avance que la bouche, « cette bouche qui s'ouvre dans le registre de la pulsion¹ » ne se satisfait pas de la nourriture mais du « plaisir de la bouche² ». L'objet est alors « indifférent » comme l'indiquait Freud et la bouche comme orifice pulsionnel devient le lieu d'un croisement entre pulsion orale et pulsion invocante : « une bouche cousue, où nous voyons, dans l'analyse, pointer au maximum, dans certains silences, l'instance pure de la

pulsion orale, se refermant sur sa satisfaction³ ».

Nous reprendrons cette percée de Lacan pour la réinterroger à partir de la valeur que prend la parole dans son dernier enseignement : non pas la parole comme vérité, mais la parole comme jouissance, *apparole* : « Là où ça parle, ça jouit et ça ne sait rien. ⁴ » De la parole vide à la parole pleine, du mutisme à la logorrhée, de la *reson* poétique à la *motérialité* ou encore de la névrose à la psychose, nous explorerons la façon dont la parole marque le corps et vient mobiliser le « plaisir de la bouche ».

¹. Lacan J., *Le Séminaire*, livre XI, *Les Quatre Concepts fondamentaux de la psychanalyse*, texte établi par J.-A. Miller, Paris, Seuil, 1973, p. 153.

². *Ibid.*

³. *Ibid.*, p. 164.

⁴. Lacan J., *Le Séminaire*, livre XX, *Encore*, texte établi par J.-A. Miller, Paris, Seuil, 1975, p. 95.

E3

Le symptôme, du déchiffrage à la jouissance

LAURA VIGUÉ

07/10, 2/12, 13/01, 10/02, 17/03, 19/05, 16/06.

Concernant les symptômes hystériques, Freud écrit : « chez Fraulen V. R. si on pinçait la peau ou les muscles hyperalgiques, [...] ses traits prenaient une singulière expression de satisfaction plutôt que de douleur¹ ». Le visage de la jeune femme portait la trace que quelque chose se satisfaisait. Paradoxe, puisqu'il faut être très dérangé par son symptôme pour que celui-ci conduise en analyse. Ce n'est donc pas une satisfaction au sens du plaisir. Le terme de jouissance, forgé par Lacan est au plus près de cette apparente contradiction : « le symptôme dans sa nature est jouissance », dit-il, définissant la jouissance

comme ce qui dépasse la barrière du plaisir. Il ajoute : « le symptôme n'est pas comme l'*acting out* appelant l'interprétation [...] le symptôme n'est pasappel à l'Autre² ». Cette affirmation est pour le moins surprenante. Que faire en effet du symptôme dans l'analyse s'il ne s'interprète pas ? D'autant qu'il pourrait sembler y avoir un décalage avec les premiers écrits de Lacan, qui définissaient le symptôme comme « lui-même structuré comme un langage³ », une inscription sur le corps, métaphore à déchiffrer. Cette approche s'appuie sur l'affirmation freudienne que le symptôme a un sens sexuel, qu'il s'agit de retrouver si on

souhaite sa levée. Cependant, le symptôme comme jouissance et le symptôme à déchiffrer ne s'opposent pas, mais procèdent plutôt d'une immixtion de la jouissance dans le symbolique, témoignage d'un changement de paradigme chez Lacan. C'est cette bascule que nous tenterons de cerner.

¹. Freud S., « *Études sur l'hystérie* », Paris, PUF, 1956, p.118.

². Lacan J., *Le Séminaire*, livre X, *L'Angoisse*, texte établi par J.-A. Miller, Paris, Seuil, 2004, p.148.

³. Lacan J., « Fonction et champs de la parole et du langage », *Écrits*, p. 259.

MARDI

E4

Théorie des fins d'analyse

DOMINIQUE HOLVOET

24/09, 15/10, 26/11, 14/01, 11/02, 18/03, 13/05.

Freud considérait que l'expérience d'une psychanalyse est un travail de longue haleine pour venir à bout des symptômes, inhibitions ou anomalies caractérielles. Dans « L'analyse avec fin et l'analyse sans fin », il considère que l'analyse n'est pas infinie, mais que sa conclusion est une affaire de pratique qui ne suppose pas « d'abréger toutes les particularités humaines au profit d'une normalité schématique, ni même d'exiger que celui qui a été "analysé à fond" n'ait plus le droit de ressentir aucune passion ».

Mais d'un point de vue structural, Freud affirme que le complexe de castration constitue une butée irréductible. Là où

Freud voit une impasse, Lacan propose une passe d'ordre logique : la résolution du complexe de castration passe par la traversée du fantasme pour déboucher sur l'identification au symptôme. Là où Freud voyait des restes symptomatiques gênants, « Lacan les positive en introduisant le concept de *sinthome*, état résiduel, terminal et hors sens du symptôme une fois déchiffré » qui fait point d'appui pour vivre la pulsion après l'analyse.

Peut-on dégager de ce parcours une théorie des fins d'analyse ? Notre projet est de déplier le long travail de décryptage que Jacques-Alain Miller a établi dans son cours de « L'orientation

lacanienne » pour apporter des éléments de réponse à notre question.

¹. Cf. Freud S., « L'analyse avec fin et l'analyse sans fin » (1937), *Résultats, Idées, Problèmes*, t.II, Paris, PUF, 1985, p. 231.

². *Ibid.*, p. 265.

³. Miller J.-A., *Comment finissent les analyses*, Paris, Navarin éditeur, 2022, p. 12.

E5

L'acte analytique vrai, et le faux

PHILIPPE HELLEBOIS

01/10, 5/11, 03/12, 07/01, 04/02, 1/04, 03/06.

Nous prendrons notre départ du séminaire de Lacan *L'Acte analytique* récemment paru. Comme tous les autres, il est tellement riche qu'il nous ouvrira des chemins multiples, voire infinis – on songe aux *Promenades dans Rome*. Lacan considèrerait pour sa part qu'il n'y avait même pas dit la moitié, le quart dit-il, de ce qu'il avait préparé.

Si l'acte se dit en plusieurs sens, il est toujours franchissement d'un seuil, entre séparation d'un côté – le suicide en est l'exemple le plus terrible –, et renaissance de l'autre. Pour le dire autrement, l'acte est toujours lié au

commencement. La science n'existe pas de toute éternité, mais seulement depuis Descartes ; la politique n'est pas toujours la même : César a franchi le Rubicon ; De Gaulle a eu son 18 juin, d'autres ont posé plus ou moins récemment des actes dévastateurs...

Quant à la psychanalyse, elle est inséparable de l'acte de Freud, appelé aussi par Lacan « l'événement Freud » marquant ainsi qu'il faisait rupture dans le discours, et ceci jusqu'au traumatisme. N'est-ce pas d'ailleurs une des raisons de son portrait en couverture de l'édition du Séminaire ? L'acte fondateur de

Freud n'a rien d'historique au sens où il serait passé, dépassé, et objet d'un rituel commémoratif. Il n'a pas été posé une fois pour toutes puisque chaque cure dépend de l'acte inaugural de l'analyste. En outre, il y a acte et acte, : tandis que l'un ouvre aux moires délicieuses du sujet supposé savoir, l'autre à l'objet. L'authentique tient les deux fils d'une seule main.

E6

Aspects de la sublimation

JEAN LUC MONNIER

19/11, 10/12, 21/01, 11/03, 08/04, 20/05, 10/06.

Le XXI^e siècle verra-t-il la disparition de la sublimation ? Celle-ci suivrait alors l'évaporation du Père et la montée au zénith social de l'objet, laissant ainsi libre cours à la pulsion déchaînée. Rien n'est moins sûr, mais il convient de reconsidérer la sublimation à la lumière du dernier enseignement de Lacan pour en mesurer au contraire la portée renouvelée.

Nous nous orienterons pour cela du texte de présentation du congrès de l'AMP à Rio de Jacques-Alain Miller et plus particulièrement de cette citation :

« L'escabeau est la sublimation, mais en tant qu'elle se fonde sur le *je ne pense pas premier du parlêtre*¹ ».

Il est d'usage de dire que le concept de sublimation reste chez Freud mal défini, peu homogène, peu clair. Au contraire, nous considérons la sublimation comme un concept majeur de la psychanalyse que Lacan a débarrassé de ses scories.

Nous mettrons à l'étude, en nous soutenant de la lecture éclairée de J.-A. Miller, les différentes façons dont Lacan saisit ce concept freudien. Le roman court, Franz Kafka, Bacon et sa peinture,

entre autres, viendront en appui pour extraire l'opérativité doctrinale et clinique de la sublimation dans son rapport à la jouissance, notamment à la jouissance féminine, mais aussi à la fin de l'analyse, dans son lien au corps et au *sinthome*.

¹. Miller J.-A., « L'inconscient et le corps parlant », *Le Réel mis à jour au XXI^e siècle*, Paris, collection Huysmans, 2014, p. 314.

MERCREDI

E7

L'éthique aujourd'hui

BÉNÉDICTE JULLIEN

02/10, 06/11, 11/12, 22/01, 12/02, 26/03, 14/05.

À l'époque d'un capitalisme libéral décomplexé est apparue la figure du « sujet autonome », autodéterminé, performatif et prétendument responsable de ses choix. Mais dans le même temps, résonnent les voix des victimes, plus nombreuses à mesure qu'elles prennent la parole. Pourquoi le premier semble faire fi des conséquences de ses actes alors que les secondes ont pu se sentir coupable de ce qui leur arrivent ?

Les avancées scientifiques et technologiques sont autant de promesses de bonheur que de catastrophes. Elles facilitent les échanges mais réduisent le sujet à un devoir de jouissance : consommer ou être interchangeable. Les réseaux

sociaux s'en font l'écho : une parole déferle jusqu'à l'outrage.

Dans ce contexte, la perte de sens et l'angoisse de l'avenir s'amplifient et aucun discours ne parvient à pacifier l'égarement qu'elles engendrent.

L'éthique psychanalytique peut-elle offrir une boussole ? Entre l'affirmation de « l'insondable décision de l'être¹ » et la thèse selon laquelle « de notre position de sujet, nous sommes toujours responsables² », Lacan parie sur la possibilité du sujet de répondre de ses paroles et de ses actes. « Il m'est impossible [...] de n'être ni la cause ni la conséquence de rien, [...] de devoir n'être rien qu'innocent³ », écrit Imre Kertész.

À distance des accusations et des disculpations, le sujet qui s'engage dans une analyse découvre la part de responsabilité qu'il a prise dans ce qu'il vit, non pas tant dans l'événement en lui-même qui peut être pure contingence, mais dans la façon dont il s'en fait responsable, c'est-à-dire y répond.

¹. Lacan J., « Propos sur la causalité psychique », *Écrits*, Paris, Seuil, 1966, p. 77.

². Lacan J., « La science et la vérité », *ibid.*, p. 858.

³. Kertész I., *Être sans destin*, Paris, Actes Sud, 1998, p. 357.

E8

Destins et usages du symptôme

MONIQUE AMIRAULT

09/10, 20/11, 15/01, 19/03, 09/04, 21/05, 18/06.

Tel que nous l'entendons, le symptôme est l'invention de Freud qui l'extrait de son acception médicale pour l'élever à la hauteur d'une énigme à déchiffrer. Freud « a pris la responsabilité, de nous montrer qu'il y a des maladies qui parlent et de nous faire entendre la vérité de ce qu'elles disent ¹ », précise Lacan.

Après bien des détours, Freud découvre que le symptôme est porteur d'une vérité cachée au sujet lui-même, vérité qu'il s'agit de faire advenir. Mais, en même temps, il constate que le symptôme, bien que le sujet en souffre, résiste étrangement, se répète, se déguise et se révèle porteur d'une satisfaction paradoxale. Entre sens et satisfaction, les termes de l'aventure freudienne du

symptôme sont posés et seront repris par Lacan qui en déclinera, jusqu'à la fin de son enseignement, différentes articulations. Il en arrivera à situer le symptôme comme irréductible, à en faire la racine de ce qui fait l'humanité même des êtres parlants, conséquence de *l'absence de rapport sexuel*.

Au moment où celui « qui souffre dans son corps ou dans sa pensée » ne trouve plus à être entendu, où nous ne croyons plus aux pouvoirs de la parole, où tout signe de *dysfonctionnement* est interprété dans le registre *neuro* et l'homme réduit à son cerveau, nous repartirons des fondements de l'invention freudienne du symptôme pour en ranimer la

valeur, en éclairer les usages singuliers avec Lacan et guidés par J.-A. Miller.

Car il s'agit, pour la psychanalyse, d'en considérer la dignité, alors qu'un ordre de fer le traque en le réduisant à un trouble, à un désordre, à un phénomène anti-social qui fait tache dans ce que serait la norme du bonheur et de la réussite, et qu'un certain usage délétère des médicaments s'applique à faire taire. Nous verrons comment la psychanalyse peut permettre à chacun d'en inventer son usage propre dans le lien social.

¹. Lacan J., « Intervention sur le transfert », *Écrits*, Paris, Seuil, 1966, p. 217.

E9

Le surmoi, démoniaque ?

ADRIANA CAMPOS

16/10, 27/11, 18/12, 29/01, 12/03, 28/05, 11/06.

Dans le temps même où émerge cet effet du signifiant qu'est un sujet, dans le temps où il se retrouve mordu, dans son être, par le langage, surgit ce que nous appelons le surmoi. Le surmoi est ce trognon de parole que nous incorporons avec le langage, avec la Loi, avec la culture. Or, bien que cette instance psychique – ainsi que la concevait Freud – soit rattachée à la civilisation, elle est loin d'être pacificatrice comme le croyaient les post-freudiens. Lacan ne cesse d'insister sur le caractère antilégal, insensé, capricieux, « obscène et féroce » du surmoi.

Pourtant, en 1977, la toute dernière fois qu'il en parle, Lacan utilise un nouvel adjectif pour le qualifier : « Quelle est cette force démoniaque qui pousse à dire quelque chose, autrement dit à enseigner, c'est ce sur quoi j'en arrive à me dire que c'est ça, le surmoi. ¹ » Ce surmoi, *force démoniaque* – qui, dans son cas, le pousse à enseigner –, est-il le même que celui qu'il qualifiait d'« obscène et féroce » ou ce qualificatif de démoniaque atteste-t-il d'un nouvel abord du surmoi ? Le terme *démoniaque* était déjà employé par Freud pour rendre compte de l'insistance aveugle d'un destin ². Est-ce de cette insistance qu'il est ici question ?

L'adjectif démoniaque renvoie-t-il à la méchanceté ? Ce démon serait-il le diable, un étranger à l'intérieur de soi ? Et si oui, peut-on l'exorciser ?

Le surmoi démoniaque est le point dont nous partirons pour interroger, de manière plus large, ce que peut devenir le surmoi dans le cours d'une analyse.

¹ Lacan J., *Le Séminaire*, livre XXIV, « L'insu que sait de l'une-bévue s'aile à mourre », leçon du 8 février 1977, inédit.

² Cf. Freud S., *Au-delà du principe de plaisir* (1920), Paris, Points, 2014, p. 98.


E10

Extimité du désir inconscient

LAURE NAVEAU

04/12, 08/01, 05/02, 05/03, 02/04, 07/05, 04/06.

Il y a une saisissante actualité de Lacan dans son algèbre, son graphe, sa logique, sa topologie, qui permettent de saisir ce qu'est le parcours d'un sujet, du début à la fin d'une analyse.

Le concept du désir, sa naissance, « son caractère étincelant¹ », son obscur objet (petit a), qui le cause et vient répondre à un manque, son rapport à l'Autre, le fantasme qui en masque la béance, le désir de savoir, l'acte et le désir de l'analyste qui en sont les opérateurs électifs, viennent comme en contrepoint répondre au malaise dans la civilisation et à son rapport écrasant à la jouissance.

Nous nous demanderons en quoi, la culpabilité d'« avoir cédé sur son désir », principe majeur d'une éthique de la psychanalyse, peut constituer le point de départ d'une entrée en analyse.

Et si « le désir de l'homme, c'est le désir de l'Autre² », nous verrons comment, d'en passer par les défilés du signifiant en ce lieu de l'Autre, puis par la rencontre avec son incomplétude, le besoin et la demande du sujet, de même que son angoisse et son fantasme, trouvent une issue désirante.

La structure de base du *graphe du désir*³ comme matrice de la constitution du sujet dans son rapport à l'Autre, sera

notre boussole pour tenter d'attraper ce « lutin espiègle » qu'est le désir.

Des invités choisis viendront apporter leur éclairage sur un point particulier de ce parcours.

¹ Lacan J., *Le Séminaire*, livre VI, *Le Désir et son interprétation*, texte établi par J.-A. Miller, Paris, Éditions de la Martinière et Le Champ Freudien Éditeur, 2013, p. 537.

² Lacan J., « La signification du phallus », *Écrits*, Paris, Seuil, 1966, p. 693.

³ Lacan J., « Subversion du sujet et dialectique du désir dans l'inconscient freudien », *Écrits, op. cit.*, p. 793.

E11

Certitude et responsabilité

YVES-CLAUDE STAVY

26/09, 10/10, 07/11, 05/12, 09/01, 06/03, 22/05.

En quoi et dans quelle mesure, *l'in-oui* du réel qui itère dans mon existence, renouvelle-t-il – ou pas – les deux termes du titre sous lequel cet enseignement est commis : certitude et responsabilité ?

Il faudra déjà reprendre ce qui, pour Freud et pour Lacan, distingue les « certitudes » de la croyance, de l'incroyance, mais aussi de la conviction.

Il nous faudra ensuite interroger ce constat crucial : un gouffre sépare la catégorie de la certitude, de celle de l'éprouvé, incurable, qu'arrive pourtant à *serrer* l'expérience personnelle d'une analyse menée jusqu'au *bout*.

Comment ne pas interdire à l'analysant que ce bout de réel parvienne, peut-être un jour, à *destination*... alors-même que ce *bout* in-interprétable, sans Autre, sans pourquoi, *ek-siste* à la jouissance – elle, mentale –, que produit le signifiant sous couvert de civilisation langagière ? À quelle responsabilité *sinthomatique*, sans cesse à renouveler, jamais acquise une fois pour toutes, ce *il y a* me convoque-t-il dès lors, *personnellement* ? C'est ce qu'on tentera d'approcher pas à pas, à l'aide de textes précis de Freud et de Lacan. On distinguera preuve clinique et *réel* transclinique ; sujet structuré et *responsabilité* ; adresse et destination ; objet-cause et « *bout* » sans loi ; matière

signifiante et *matérialisme*¹ de *lalangue* ; dire et *qu'on dise* ; S.K.beau et *sinthome*.

On distinguera aussi : mise de l'analyste au sein du couple analysant-analyste, et *d'où* l'analyste commet-il sa lecture – seul, cette fois – du cas de celui ou de celle qui s'adresse à lui.

¹. Cf. Lacan J., « Conférence à Genève sur le symptôme », *La Cause du désir*, texte établi par J.-A. Miller, n° 95, avril 2017, p. 13.

E12

Clinique de l'enfant en psychanalyse

YVES VANDERVEKEN

03/10, 21/11, 12/12, 16/01, 06/02, 13/03, 03/04, 15/05

La clinique de l'enfant tend à s'effacer à l'avantage de profils syndromiques mouvants, vaguement généralistes. Ils ne prennent appui que sur des repères symptomatiques quantifiés. « La politique a gagné à la main la clinique¹ » réduisant l'enfant à son unique statut d'individu de droit. Cela laisse le praticien – en consultation, en institution, dans les réseaux de soins, judiciaires ou d'accompagnements, voire même dans le champ de la parentalité – en grand désarroi, sans repères face aux formes symptomatiques nouvelles dont l'enfant se fait réponse des coordonnées de son époque.

C'est une clinique de l'enfant comme sujet de l'inconscient qu'il faut restaurer, consolider et actualiser au regard de ces nouvelles formes symptomatiques. C'est à ce niveau qu'il faut situer sa parole, et sa pantomime.

Freud et Lacan, sans jamais miser sur une quelconque spécificité d'une psychanalyse propre à l'enfant, n'ont eu de cesse de forger leurs concepts à partir et en référence à l'infantile, au champ de l'enfance, pour situer la logique des formes d'advenue du sujet. Freud consacre même un de ses cinq cas paradigmatiques à une phobie infantile. C'est en

étudiant ces concepts, en y revenant dans leur détail et leur complexité, que nous pourrions trouver les repères nécessaires à même de nous orienter dans la lecture de l'ensemble de cette clinique de l'enfant. *Aggiornamento* donc, par un retour aux concepts fondamentaux !

¹. Miller J.-A., « Préface », in Maleval J.-C., *La Différence autistique* Saint-Denis, PUV, Université Paris 8, 2021, p. 11.

